

## Histoire et civilisation du monde byzantin

M. Gilbert DAGRON, professeur

*Cours : Constantinople imaginaire, l'Hippodrome*

Commencé par Septime Sévère et achevé par Constantin, l'Hippodrome est le monument qui s'identifie le mieux à la naissance de la Nouvelle Rome, puis à son histoire la plus « romaine » jusqu'au progressif déclin des jeux publics et du cérémonial aulique sous les Comnènes. Des fouilles, incomplètes mais suffisantes, et dont les résultats confirment pour l'essentiel les mesures prises par le géomètre « Héron » au x<sup>e</sup> siècle (environ 120 m de large et 450 de long), permettent une comparaison avec le Circus Maximus de Rome et les cirques de l'époque tétrarchique, parmi lesquels l'Hippodrome de Constantin s'insère. Si l'architecture est simple, la topographie et le décor sont complexes, rigoureusement cloisonnés, caractérisés par un vocabulaire technique ou d'usage qui garde pour nous quelque mystère. L'étude de ce vocabulaire, l'interprétation des documents iconographiques et surtout l'identification des statues qui ornaient la *spina* et les galeries des dèmes (à partir des *Patria* et de Nicéas Choniote notamment) nous ont retenu quelque temps. Ces œuvres d'art antiques, venues de tout l'Empire et exposées au regard attentif de milliers de Constantinopolitains qui n'en connaissaient plus le sens, sont l'objet de toutes sortes de spéculations et reçoivent des sobriquets : tel guerrier grec devient « le garçon de bain », le grand Héraklès de Lysippe « l'homme qui se tient la tête d'une main comme s'il portait en lui tous les malheurs du monde » ; dans cette société pudibonde, les nudités deviennent érotiques et hantent les rêves des plus sages. L'Hippodrome, affirme l'Eglise, est satanique.

Il restait, pour achever cette description, à analyser le fonctionnement des jeux, la « combinaison » des attelages, la hiérarchie des cochers, le déroulement et le calendrier des courses, la division des couleurs. Le *De cerimoniis* de Constantin Porphyrogénète, principale source à cet égard, a été relu avec attention. Nous nous sommes attaché à mettre en évidence deux points importants : 1) L'empereur est devenu à Constantinople l'unique organisateur

des jeux, ce qu'il n'était pas à Rome ; mais contrairement à ce qu'on a dit, cette mainmise sur l'Hippodrome ne transforme pas la course en un cérémonial anodin : le souverain surveille dès avant l'aube les préparatifs des courses, il est plus prisonnier que maître d'un rituel qui met en jeu sa légitimité et que le cérémonial cherche à dédramatiser. 2) Les quatre attelages en course et leurs partisans se mettent sous le signe de quatre couleurs (Vert, Rouge, Bleu, Blanc) ; mais le *De cerimoniis*, qui se fonde sur des documents remontant parfois au VI<sup>e</sup> siècle, n'en connaît en réalité que deux : le Vert et le Bleu, chacune subdivisée en une faction « péritique » (= extérieure) et une faction « politique » (= intérieure à la ville). Le Rouge (= Verts politiques) et le Blanc (= Bleus politiques) ne sont individualisés que dans la mesure où, à eux deux, ils représentent la ville sous ses deux aspects complémentaires : l'armée urbaine (le Rouge) et le sénat (le Blanc) associés dans certaines cérémonies. Les divisions factionnelles doivent donc s'analyser différemment selon qu'on envisage la compétition hippique, où quatre attelages sont opposés, le rituel où ne s'affrontent que deux couleurs, et la symbolique sociale qui, elle, est toujours tripartite. Cette tripartition se retrouve, du reste, dans la disposition des gradins, où les Rouges et les Blancs siègent entre les Verts et les Bleus dans l'espace central et en quelque sorte neutre appelé τὸ μεσοδήμιον, et reçoivent l'une des trois bénédictions adressées par l'empereur. On ne saurait, sans établir fermement ces distinctions, donner une interprétation cohérente du rituel des courses.

Qu'il s'agisse d'un rituel ancien et non d'une simple activité ludique, c'est ce qu'ont montré depuis longtemps les travaux d'André Piganiol, de Jean Bayet, d'Henri le Bonniec et de Georges Dumézil. On passe par étapes des rites agraires de la *Vallis Murcia*, où les courses de char du premier cirque romain ont valeur de franchissement et favorisent la germination de la graine, à un rituel politique de renouvellement de la *tychê* impériale et à un symbolisme cosmique qui voit dans l'Hippodrome un abrégé de l'univers. Ces significations primitives et surajoutées sont présentes dans les pages que consacrent les « antiquaires » du VI<sup>e</sup> siècle (Lydos en particulier) aux origines du cirque romain ; mais elles sont ravivées dans le cérémonial constantinopolitain lui-même, où les chantres célèbrent le surgissement du printemps, la prospérité de la ville, les victoires de l'empereur, et demandent le « renouvellement des cycles annuels » ; et on les retrouve dans le folklore que nous conservent les patriographes des VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles, imprégné des mêmes images et jouant de la même polysémie. Toutes ces traces de Rome à Constantinople invitaient à une étude approfondie de quelques termes (les *νεανίαι* que sont les partisans des couleurs, apparentés aux *juvenes* romains) et de quelques images (les jumeaux omniprésents).

Les factions ou couleurs, qui luttent dans la course, s'affrontent aussi dans la rue. Ces émeutes urbaines dérivées de l'Hippodrome ont intrigué les his-

toriens. Pour en rendre compte, l'historiographie moderne est passée d'une analyse imprudemment sociale ou naïvement marxiste (lutte des classes) à une lecture des sources étroitement philologique ou faussement réaliste (passion du jeu, hooliganisme). En fait, on doit reconnaître dans cette opposition entre deux « couleurs » jumelles (le Vert et le Bleu), ce que les ethnologues appellent un « rituel de conflit », arbitré par l'empereur : on mime une crise des rapports sociaux pour conjurer une vraie division du corps social. Ce conflit ritualisé ne détruit artificiellement et passagèrement le consensus que pour mieux le rétablir à l'issue de la compétition, il ne traduit pas de vrais clivages de la société ; mais il arrive que le rituel serve à l'expression de tensions réelles et que la maîtrise en échappe à l'empereur : le jeu hippique, comme le carnaval ou le charivari, sans perdre tout à fait ses structures ludiques, sort alors du scénario convenu.

La principale originalité de l'Hippodrome de Constantinople par rapport au cirque romain, c'est qu'il poursuit une tradition antique, devenue système symbolique, dans une civilisation chrétienne. Le cours de l'année prochaine étudiera donc les rapports entre l'Eglise et l'Hippodrome.

*Séminaire : La guerre aux frontières orientales de Byzance (X<sup>e</sup> siècle)*

Les trois traités d'art militaire attribués à Nicéphore Phokas ou composés à l'initiative de cet empereur (963-969) sont les dernières œuvres tactiques conservées dans la tradition byzantine avant la compilation que donne, un peu plus tard, Nicéphore Ouranos. En quelques décennies, la guerre a pris un autre tour ; on l'envisage désormais de trois manières différentes. Les *Praecepta militaria*, conservés seulement en partie dans le *Mosquensis* 436 mais dont la *Tactique* de Nicéphore Ouranos garde peut-être une paraphrase, se présentent comme un traité général sur l'équipement, les divisions et l'organisation de l'armée ; le *De re militari*, titre fictif pour une œuvre acéphale ou conçue comme un complément aux *Tactica* de Léon VI, décrit les troupes impériales (tagmatiques) faisant campagne en territoire islamique ou en Bulgarie ; le *De velitatione bellica* (Περὶ παραδρομῆς πολέμου) s'adresse au stratège d'un thème de la frontière orientale (akrite) qui doit répondre par des actions ponctuelles et limitées de guérilla aux raids arabes qui franchissent le Taurus plusieurs fois par an pour piller. C'est à l'étude de ce traité, de loin le plus original, que l'essentiel du séminaire a été consacré.

Le rédacteur anonyme est un intime de la grande famille cappadocienne des Phokas, dont il cite les principaux membres sur plusieurs générations et quelques parents par alliance (Constantin Maleinos) ; l'empereur Nicéphore Phokas, mort depuis, lui a demandé de mettre au propre des notes écrites, où il consignait son expérience personnelle et donnait les grandes lignes d'une

« méthode » déjà employée avec succès par son père, le Domestique Bardas Phokas, et même son grand-père, Nicéphore Phokas l'Ancien, général de Léon VI. L'œuvre est donc nourrie d'une longue pratique de la guerre et d'une tradition familiale bien enracinée, qui prend parfois des accents d'épopée.

L'importance accordée aux guetteurs, espions ou commandos d'une dizaine d'hommes chargés de faire des prisonniers en pays ennemis pour en obtenir des renseignements, révèle le rôle déterminant, dans ces affrontements permanents, des populations intermédiaires et des minorités ethniques bilingues. Les Arméniens sont partout présents à la frontière de Cilicie ; on s'en défie un peu, mais le recrutement de l'armée des thèmes repose sur eux, et leur langue colore le vocabulaire militaire de l'armée d'Orient, comme — à un moindre degré — le bulgare celui de l'armée d'Occident. Cette différence entre les deux pôles militaires de l'Empire s'étend du reste à la tactique et constitue l'un des faits les plus intéressants de l'époque.

Le *De velitatione bellica* permet de comprendre le mécanisme des raids arabes et de la résistance bien dosée que leur oppose la défense byzantine. Sont distingués : les raids « simples » (μονόκουρσον) de cavaliers d'élites qui, après avoir franchi les défilés, atteignent au plus vite leur objectif et reviennent sans avoir campé nulle part une nuit entière ; les raids « combinés » où l'infanterie suit de près la cavalerie, l'attend dans un camp à proximité de la frontière et assure sa protection au retour ; enfin les raids plus profonds, où infanterie et cavalerie déplacent leur camp de 6 à 10 milles chaque jour pour dévaster une région entière. Les effectifs engagés vont de 3 000 à 6 000 combattants, et le stratège de thème, qui ne dispose que de ses forces propres, c'est-à-dire pour l'essentiel de paysans-soldats qu'il lui faut mobiliser et déplacer, se borne le plus souvent à faire suivre à vue (παραμενεῖν) les forces ennemies par un détachement de cavalerie qui le renseigne ainsi sur la direction prise et l'objectif probable ; en fonction de ces renseignements, des ἐκσπηλάτωρες sont chargés de devancer les Arabes dans les villages menacés et d'en « déménager » les habitants, les troupeaux et les biens. Les villageois se réfugient dans un *kastron* fortifié, s'il en existe un à proximité, ou dans les montagnes, où ils ont un habitat-refuge. Les raids s'attaquent rarement aux bourgades pourvues de murailles, mais plutôt aux villages. Tout l'art du stratège consiste ensuite, après une prudente évaluation des effectifs, à tendre des embuscades aux pillards dispersés ou aux éléments de protection, à profiter du terrain et de l'avantage de la nuit, et à tenter d'intercepter les Arabes, chargés de butin et fatigués, lorsqu'ils repassent les défilés du Taurus. Une autre tactique, plus audacieuse mais employée parfois avec succès, consiste à renoncer à toute action défensive et à riposter par une incursion simultanée dans la plaine cilicienne dépourvue de troupes, où l'on peut sans grand risque faire un abondant butin en attendant que le raid arabe rebrousse chemin

précipitamment ; le principal problème est d'éviter toute rencontre décisive. Plusieurs exemples de campagnes conduites par les membres de la famille Phokas sont donnés aux chapitres 3 et 20 ; ces récits sont beaucoup plus riches en détails que les passages correspondants des *Tactica* de Léon VI ou des Chroniques byzantines et arabes, ce qui prouve l'existence d'une tradition familiale conservée oralement ou par écrit.

Le chapitre 9 est un véritable manifeste en faveur des « stratiotes », repris presque textuellement dans le *De re militari* (chapitre 28). Sur un ton vibrant, Nicéphore Phokas se plaint que soldats et officiers aient vu leur situation sociale se détériorer et demande que leur soient accordés solde régulière, gratifications, exemption fiscale complète et privilèges juridictionnels les mettant à l'abri des percepteurs et juges civils. Ce programme, qui prétend revenir aux principes énoncés par Léon VI dans ses *Tactica*, va en réalité bien au delà : il tend à distinguer société militaire et société civile. D'autres textes permettent de préciser les intentions de l'empereur et les réticences que ses réformes rencontrèrent à ce tournant de l'histoire byzantine.

G. D.

#### PUBLICATIONS

— *Le fils de Léon I<sup>er</sup> (463), témoignages concordants de l'hagiographie et de l'astrologie*, *Analecta Bollandiana*, 100, 1982 (Mélanges F. Halkin).

— Article « Constantinople » dans le *Dictionary of the Middle Ages*, New York, 1983.

#### COMMUNICATIONS ET MISSIONS

— Communication à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres sur « Byzance et le modèle islamique au X<sup>e</sup> siècle », avril 1983.

— « Cours Albert le Grand » et séminaires divers à l'Université de Montréal (Canada), octobre 1983.

CENTRE DE RECHERCHES D'HISTOIRE ET CIVILISATIONS DE BYZANCE  
(Laboratoire associé Collège de France - C.N.R.S.)

Faits marquants de la vie du Centre :

- Conférences de M. Cyril Mango, Professeur à l'Université d'Oxford, sur le « Développement urbain de Constantinople byzantine ».
- Séminaire d'épigraphie grecque chrétienne assuré par M. Denis Feissel.